L'IMAGE DE L'AUTRE OU VERRAZANO "ETHNOLOGUE".

On s'accorde en général pour reconnaître à Giovanni da Verrazano le mérite de nous avoir laissé les descriptions les plus objectives des Indiens rencontrés lors de ses explorations, pour le compte de François I$^{er}$, sur la côte américaine.

> Verrazano décrit succintement ce qu'il a vu mais sans porter de jugement de valeur sur les moeurs des sauvages ni les comparer à celles des Européens ; même en matière religieuse, il s'exprime avec beaucoup de prudence. Il lui semble que les Indiens n'ont ni lois ni croyances mais vivent en toute liberté par suite de leur totale ignorance[1].

Ce jugement porté par Ch.-A. Julien est repris en substance par Michel Mollat du Jourdin qui écrit : "L'attention du voyageur sur les moeurs et les coutumes ont un intérêt ethnographique considérable. Elle révèle l'attitude désintéressée de l'observateur[2]". Même son de cloche chez L. C. Wroth qui exprime son admiration pour "the gift of observation and the skill in description" de son héros.

> One field in which Verrazano's possession of these qualities impresses itself upon the careful reader is the ethnological, his intelligent interest in the aborigines whom he encountered in the course of his several landings on the new coast.... One realizes with appreciation that he quickly became aware of differences in characteristics which manifested themselves between one group and another, and even between individuals of the same group, as he met them successively in the course of the northward voyage. Verrazano showed no inclination to lump together without distinction all tribes as was so often done by early commentators[3].

Un peu plus, on nous ferait croire que Verrazano aurait été le seul voyageur à échapper à l'ethnocentrisme de son temps et à avoir réussi là où tous les autres, avant et après lui, avaient échoué. Ce bel isolement nous a paru suspect et c'est le propos de la présente communication de revoir le dossier de Verrazano "ethnologue", moins pour mettre en doute ses qualités d'observateur que pour déterminer les limites dans lequelles elles se sont exercées.

Tout d'abord, il n'est pas exact d'affirmer, comme Julien l'a fait, que Verrazano n'a jamais comparer les moeurs indiennes à celles des Européens. Il lui est arrivé de le faire explicitement une fois. Bien plus, dans ce cas en particulier, nous croyons pouvoir démontrer que cette comparaison impliquait un jugement de valeur sur une coutume particulière des Indiens.

§ Pour donner une idée des chants qui accompagnaient le décès de l'un des leurs chez les Wampanoags[4] du Refugio [ Narragansett Bay ], Verrazano déclare que " E parenti l'uno con l'altro in fine di loro vita usano il pianto siciliano, misto con canto per lungo tempo durando. ( Enfin, au terme de leur vie, leurs parents, les uns avec les autres, exhalent la plainte sicilienne entrecoupée de chants, les heures durant )[5]. Selon une note érudite de R. Herval[6], cette plainte sicilienne serait le ripitiù ou repito, encore usité dans les campagnes, à l'intérieur de l'île.

Une comparaison de ce genre implique-t-elle un jugement de valeur ? Pas forcément, à moins qu'on ait des raisons de croire qu'un Florentin du XVI^e^ ait pu regarder de haut des usages siciliens. Or ces raisons existent. Philippe Ariès[7] a bien montré que "les rites de la mort du premier Moyen Age étaient dominés par le deuil des survivants", qui, lui, s'exprimait spontanément et bruyamment, mais, qu'à partir du XIII^e^ siècle, ces mêmes rites avaient subi un changement important. "Les conventions sociales ne tendaient plus à exprimer la violence de la peine, elles inclinaient désormais à la dignité, au contrôle de soi". Ariès cite même le cas d'un humaniste florentin, Salutati, qui lors des obsèques de son fils en mai 1400 réussit à ne pas

manifester publiquement sa douleur.

> ... car au moment de la mort de son fils, il n'a pas cédé à la douleur ; il a donné à son fils sa dernière bénédiction, sans verser une larme ; il l'a vu disparaître <u>immotis affectibus</u>, et enfin il l'a accompagné à sa tombe sans une plainte.

Tel était le comportement qu'on attendait d'un Florentin du début du XV$^{e}$ siècle. Il va sans dire qu'il n'en allait pas de même dans la campagne sicilienne, où l'on était resté attaché à des usages plus anciens et plus démonstratifs. Comment ne pas penser dès lors qu'en les rapprochant du <u>répito</u> sicilien, Verrazano portait implicitement un jugement de valeur sur les comportements indiens, lors du décès d'un proche ?

Cet exemple nous invite donc à la prudence dans l'interprétation des textes. Il s'agit d'être attentif non seulement à ce qu'ils disent, mais aussi à ce qu'ils ne disent pas. Car, c'est parfois dans le non-dit du texte que la culture de l'écrivain-observateur se cache et opère à son insu. C'est elle qui lui sert de toile de fond dans sa description de l'autre. Il en dégage, par contraste, son image de l'autre, si bien que, tout en le décrivant, il nous révèle ce à quoi il tient dans sa propre culture. Nous ne saurions l'oublier dans l'analyse.

Cet exemple nous invite donc à la prudence dans l'interprétation des textes. Il s'agit d'être attentif non seulement à ce qu'ils disent, mais aussi à ce qu'ils ne disent pas. C'est dans le non-dit du texte que l'image de l'autre se trouve finalement exprimée.

Attardons nous aux passages proprement ethnographiques de la Relation de Verrazano, et, pour commencer, au récit de la première rencontre avec les Indiens - probablement à la hauteur de Cape Fear, en Caroline du Nord[8].

> Ils vont entièrement nus, sauf s'ils couvrent les parties honteuses de peaux de petits animaux du genre des martres et d'une étroite ceinture végétale tissée de plusieurs queues d'autres bêtes, qui pendent, autour de leur corps, jusqu'au genoux ; le reste est nu, la tête aussi. Quelques-uns portent des guirlandes de plumes d'oiseaux. Ils sont de couleur noire, mais pas dissemblables des Ethiopiens. Leurs cheveux sont noirs et épais, mais pas très longs, et ils les nouent ensemble derrière la tête, en forme d'une petite tresse. Au physique, ils sont bien proportionnés, de taille moyenne et un peu plus grands que nous. Ils sont larges de poitrine, leurs bras sont robustes ; leurs jambes et les autres parties de leur corps sont bien proportionnées. Rien d'autre à signaler, sinon que leurs visages ont tendance à être larges, mais pas chez tous, car nous avons remarqué chez beaucoup un visage anguleux. Leurs yeux sont noirs et grands, leur regard pénétrant et vif. Ils ne sont pas très vigoureux, mais d'esprit délié, ils sont agiles et courent très vite. Ces deux derniers traits, d'après ce que l'expérience nous a permis de savoir, les font ressembler aux Orientaux, surtout à ceux des régions chinoises les plus reculées[9].

Vu l'endroit où s'était fait ce premier contact de Verrazano avec les Indiens, il est probable que ce texte décrive en réalité les ancêtres des Algonquiens du sud est[10], avec lesquels les Anglais reprendront contact en 1584.

Première affirmation du texte que nous venons de citer : les Indiens vont nus ( Vanno del tucto nudi ) ; ils vont même la tête nue ( el capo simile ). Même constation dans la région que Verrazano nommera l'Arcadie et que S. Morison[11] identifie à Kitty Hawk : ils ont la tête nue ( el capo nudo ) et un homme aperçu sur la plage est également déclaré nu ( nudo ). Quant aux Wampanoag de Narragansett Bay, leurs femmes vont nues comme les hommes ( Vanno nude ... come li huomini ) . Enfin, même si les gens aperçus sur la côte du Maine sont déclarés vêtus, leurs manières sont si mauvaises qu'ils vont jusqu'à montrer leur cul en riant ( monstrar el culo, e ridevano ) .

On notera que ce qui semble étonner Verrazano ce n'est pas que les gens soient nus, mais qu'ils aillent nus, qu'ils circulent sans vêtement. ~~de cette façon.~~ C'est par rapport à des normes de comportements fraîchements établi~~s~~ en Europe, durant la Renaissance, que cet étonnement prend son sens. Norbert Elias[12] a montré que c'est à cette époque que l'habitude de se déshabiller à la maison avant de se rendre au bain public commençait à être réprimandée. Il cite à l'appui le témoignage indigné d'un observateur contemporain.

> How often ( ... ) the father, wearing nothing but his breeches, with his naked wife and children, runs through the streets from his house to the baths.... How many times have I seen girls of ten, twelve, fourteen, sixteen, and eighteen years entirely naked except for a short smock, often torn, and a ragged bathing gown at front and back ! With this open at the feet and with their hands decorously behind them, running from their houses through the long streets at midday to the baths. How many completely naked boys of ten, twelve, fourteen, and sixteen run beside them...

Comment ne pas penser que Verrazano n'ait pas partagé quelque chose de cette indignation quand il insiste sur le fait que non seulement les Indiens sont nus, mais vont nus?

Par ailleurs, les affirmations de Verrazano sont toujours qualifiées. La nudité est un concept relatif, ~~Il y a des degrés dans la nudité.~~ Ainsi les Algonquiens de Cape Fear, bien que nus n'en couvrent pas moins "leurs parties honteuses ( le parte pudibunde ) de peaux de petits animaux du genre des martres et d'une étroite ceinture végé-

tale tissée de plusieurs queues d'autres bêtes, qui pendent autour de leur corps jusqu'au genoux ... Quelques uns portent des guirlandes de plumes d'oiseaux". Ceux d'Arcadie "étaient vêtus de certaines fibres qui pendent aux branches des arbres et qu'ils tissent avec du chanvre sauvage ". Les habitants de la "terre d'Angoulême", sur le futur site de New York, étaient "vêtus de plumes d'oiseaux de couleurs variées". Quant aux Indiens du <u>Refugio</u>, ils semblent avoir été les mieux nantis sous le rapport du vêtement. Un de leurs "Rois" portait "une peau de cerf artistement décorée de broderies variées à la façon de Damas". Nues comme les hommes, les femmes avaient tout de même "une simple peau de cerf brodée" et certaines portaient "au bras de superbes peaux de lynx". La plupart vont têtes nues, mais certaines arrangent leur coiffure "à la façon des dames d'Egypte et de Syrie : ce sont les femmes d'un certain âge et qui sont mariées ". D'ailleurs, "hommes et femmes portent des pendants d'oreilles à la manière des Orientaux, notamment des lamelles de cuivre ciselé ". En complet contraste avec les gens du <u>Refugio</u>, ceux de la côte du Maine ne sont vêtus que de " peaux d'ours, de loups-cerviers marins et d'autres animaux", ~~mais~~ et, on l'a vu, sont sans manières.

Ce sont évidemment des notations de ce genre qui donnent du crédit à la réputation d'"ethnologue avant la lettre" de Verrazano. Leur précision et leur variété ont forcé l'admiration des commentateurs. On a moins remarqué qu'elles reflètent un code européen du vêtement. Ce code faisait de la nature même des étoffes qui entraient dans la confection des vêtements le signe du rang de celui qui les portait. Il s'agissait d'ailleurs d'un code fort ancien. Georges Duby[13] a montré que dès les XI - XIIIèmes siècles, le goût pour "les draps de belle laine, teints de couleurs éclatantes" était, avec celui du vin, "l'un des principaux agréments de la vie noble". Il va jusqu'à dire que le "goût pour les tissus précieux ( ... ) commandait toutes les attitudes économiques de la noblesse ; à tel point que les princes du XIIIème siècle, pour empêcher leurs vassaux de se ruiner, durent limi-

ter par ordonnances le nombre et la qualité des vêtements dont l'achat était permis chaque année aux différents niveaux de la haute société". Il n'est donc pas exagéré de parler de code.

Non seulement, la Renaissance ne changea rien à cet état de chose, mais en rendant accessibles les étoffes importées d'Orient et spécialement les étoffes de soie, elle permit de garder aux tissus précieux leur fonction de signe de la noblesse et de haut rang, quand, par la force des choses, les étoffes de laine colorée finirent par se répandre dans toutes les couches de la société.

Que ce code du vêtement ait été fort présent à l'esprit de Verrazano découle d'une remarque qu'il fit à propos des Wampanoag du Refugio : "Ils n'avaient aucun goût pour les tissus de soie et d'or, ou d'autres sortes ( drappi di seta et di oro ne mancho d'altro genere ), et ne se souciaient pas d'en recevoir". C'est donc que Verrazano avait des tissus de ce genre à son bord et en avait montré aux Indiens. Il faut se souvenir que son expédition avait été rendue possible grâce aux capitaux des banquiers florentins de Lyon et que c'~~était~~ est à Lyon que l'industrie de la soie s'était implantée sous Louis XI ( 1423 - 1483 ) et s'était développée constamment par la suite [14].

En montrant peu d'intérêt pour ces étoffes de soie et de fil d'or, les Wampanoags révélaient l'existence d'un code qui leur était propre, mais ce n'était pas un code du vêtement. Un peu plus haut, Verrazano remarquait que ces Indiens méprisaient l'or "en raison de sa couleur, laquelle est tenue pour vile, le bleu et le rouge étant appréciés plus que toute autre". Il n'est donc pas impossible que l'indifférence des Wampanoags aux tissus de soie ait été provoquée moins par leur facture que par leur couleur.

Quoiqu'il en soit, par ce refus, ils marquaient, aux yeux de Verrazano, la limite de leur raffinement. Tout policés qu'ils étaient, ils ne savaient pas apprécier les belles étoffes et se contentaient de porter des "peaux brodées". C'est évidemment par rapport aux autres peuples américains que les Wampanoags pouvaient être déclarés la piu bella gente et piu gentile di costumi. Si le vêtement permettait encore de

classer les groupes les uns par rapport aux autres, c'était en vertu d'un code parfaitement défini dans la tradition occidentale quand elle s'était donnée la peine de réfléchir sur les premiers âges du monde.

A l'origine, elle postulait la nudité complète de l'homme, signe de son innocence dans la tradition biblique, signe de sa proximité de l'animal dans la tradition épicurienne. Quand Verrazano note que les gens sans manière de la côte du Maine qui lui montrèrent leur derrière agissaient comme des bruttes ( brutta creatura ), il ne faisait que refléter cette première assertion.

De même qu'on imaginait, à la suite de Vitruve, que les premières habitations humaines étaient faites de "troncs d'arbre, de feuillages et de boue", on croyait que le premier vêtement de l'homme avait été fait, sinon de feuilles de vigne comme celui de nos premiers parents, du moins de matières végétales. Là-dessus, la tradition épicurienne était particulièrement claire. Geneviève Rodis-Lewis[15] cite un passage de la Lettre à Hérodote où Diogène d'Oenoanda montre comment les hommes "fuyant le mauvais temps, en vinrent à la pensée de maisons, et par les protections qu'ils confectionnèrent pour leur corps, les abritant de feuilles, ou de plantes ou de peaux, en tuant alors les petits animaux, ils combinèrent des vêtements qui n'étaient pas ( des tissus ? ) flexibles, mais peut-être raides, ou de quelque autre sorte. Puis le temps s'avançant leur mit dans l'esprit, ou dans celui de leurs descendants, l'idée du métier à tisser... ". Un autre passage est encore plus explicite. Il semble impliquer que l'idée de s'habiller de feuillage précède celle de recourrir aux peaux de bêtes sauvages. ~~Bientôt~~ Aux dons de la végétation succèdent en effet les produits de la chasse, "tandisque la nuit, toujours nus, ils se font une litière de feuilles et s'enveloppent de frondaisons"[?].

Cette première étape de l'évolution humaine est illustrée, dans le texte de Verrazano, par ces Indiens que S. Morison propose de situer à la hauteur de Kitty Hawk et qu'il nommait, significativement il me semble, l'"Arcadie", c'est-à-dire cette région que les poètes grecs et latins avaient chantée comme le pays du bonheur calme et serein et que ceux de la Renaissance, notamment Jacopo Sannazzaro, avaient remis à la mode.

Ces Arcadiens cueillaient pour ainsi dire leur vêtement à même les arbres puisqu'il consistait de fibres végétales pendues aux arbres ( *herbe che stanno pendenti a li rami de l'alberi* ) et de chanvre sauvage.

Les vêtements de peaux non travaillés - et, par extension, ceux, plus étranges, confectionnés de plumes d'oiseaux - présupposaient au moins le travail de la chasse ( et de l'oisellerie ). Cette seconde étape de la vie primitive a été illustrée par un peintre contemporain de Verrazano, Piero di Cosimo ( 1462 - 1521 ) dans trois petits tableaux : *Scène de chasse*, *Retour de la chasse*, l'un et l'autre au Metropolitan Museum de New York et *Paysage avec des animaux*, à l'Ashmolean Museum d'Oxford.

Comme l'a noté E. Panofsky[16], dans le *Retour de la chasse*, "there are no woven materials for clothing or comfort ; consequently, people go naked, or clad in skins or hides ". Alors que dans le *Paysage avec des animaux*, même si "the time has not come for woven clothes ( ... ), the man in the middle plan on the right wears a coarse leather coat instead of uncured skins ". C'était bien la preuve que le vêtement en plus d'être le signe du passage de l'animalité à l'humanité, était un bon indicateur des degrés de civilisation atteint à chaque étape de l'évolution humaine.

Par rapport à ces usages vestimentaires particulièrement frustres, on comprend que l'idée de se vêtir d'"une peau de cerf artistement décorée de broderies variées à la façon de Damas ( *una pelle di cervio lavorata artificiosamente a la damaschina con vari richami* ) " pouvait paraître être le signe d'une vie plus policée chez les Wampanoags du *Refugio*. Le critère est toujours le travail qui entre dans la préparation de l'étoffe et, c'est évidemment par rapport à ce critère que les vêtements tissés paraissent le signe de la plus grande civilisation.

Sur la couleur des Indiens, Verrazano est formel. Ils sont noirs ( Sono di colore neri ). Cette affirmation est d'autant plus nette qu'elle est mise en contraste avec l'affirmation que les Européens sont blancs. Verrazano ne manque pas, quand l'occasion s'en présente, de noter l'étonnement des Indiens à la vue de la blancheur des Européens. Dès son premier contact avec les Indiens de Cape Fear, avant même son débarquement, il lui sembla que ses hôtes "s'émerveillaient de nos habits, de nos visages et de notre blancheur ( biancheza ) ". Bien plus, quand un jeune matelot envoyé à la nage pour faire quelques échanges avec les Indiens de la région qui s'étend du Cape Lookout au Cape Hatteras, est recueilli sur la plage, les Indiens, rapporte Verrazano, lui "prodiguaient les marques de leur admiration, considérant la blancheur de sa peau ( la biancheza de le sue carne ) et détaillant tout son corps ". Quel qu'ait été le sens du comportement indien, rapporté par le jeune matelot, on le présume, Verrazano choisit d'y voir de l'étonnement en face de la blancheur de la peau des Blancs.

Donc les Indiens sont noirs et les Blancs sont...blancs. S'agit-il d'une simple constatation de faits ? d'autant qu'elle semble ne s'accompagner d'aucun jugement

de valeur, raciste ou autre ?

Nous croyons qu'il n'en est rien. Non seulement Verrazano affirme que les premiers Indiens rencontrés sont noirs, mais qu'ils ressemblent aux Ethiopiens ( non molto da gli Ethiopi disformi ). Cette comparaison est étonnante. Non seulement, elle contredit aux faits, mais elle ne semble même pas s'accorder avec la théorie courante de son temps, qui associait la couleur de la peau aux grandes zones climatiques et situait les Noirs près de l'Equateur.

Verrazano situait en effet son point de contact avec le continent américain au 34° de latitude nord ( Sta questa terra in gradi 34 come Carthagine et Damascho ). Même avec la meilleure volonté du monde, cela nous situe bien au nord de la torride Ethiopie qui touche presque l'Equateur dans sa partie méridionale. D'ailleurs la Mappemonde de Girolamo da Verrazano ( 1529 ) est sans équivoque à ce sujet. Elle situe l'"Ethiopia sub Egipto", donc à peu près au niveau où nous la situerions sur une carte moderne, compte tenu qu'à l'époque on ne distinguait pas entre un Soudan et une Egypte, comme nous le faisons.

Si Verrazano sent le besoin d'insister sur la couleur noire des Indiens, ce n'est parce qu'il les situait dans la même zone climatique que les Ethiopiens. C'est parce qu'il interprétait la couleur de la peau des Indiens comme un signe de leur caractère méridional. L'idée de voir dans l'appartenance à telle ou telle zone climatique la cause de la couleur de la peau est moderne. Celle d'y voir un signe plutôt qu'un effet de l'appartenance à une région particulière est ancienne. Entre les deux points de vue, il y a toute la distance qui sépare les explications causales modernes, depuis Darwin et les explications analogiques anciennes, définies magistralement par Foucault, dans Les Mots et les Choses.

Aussi, ce n'est pas Verrazano qui prenait ses distances avec la théorie des zones climatiques de son temps. C'est nous qui projetons dans cette théorie nos conceptions modernes.

D'ailleurs, la négritude supposée des Indiens n'est qu'un signe parmi d'autres de

leur appartenance à une zone méridionale. Verrazano en signale d'autres. S'adressant au Roi - et donc, assuré de l'intéresser par cette remarque - il ajoute aussitôt après sa première description des côtes américaines :

> Que Votre Majesté ne croie pas qu'elles [les terres] ressemblent à la Forêt hercynienne ou à l'âpre solitude de la Scythie et des plages septentrionales couvertes d'arbres vulgaires ; car celles-ci sont ornées et vêtues de palmiers, de lauriers, de cyprès et d'autres essences inconnues en notre Europe.

Comme la couleur noire des Indiens, ces essences exotiques sont caractéristiques des régions méridionales. Nous sommes donc au sud. Et, pourquoi cela fait-il une différence ? Verrazano le dit aussitôt après : ces terres "ne sont pas dépourvues de drogueries et liqueurs aromatiques, de même que d'autres richesses : l'or dont le sol emprunte la couleur". Comme les arbres, comme la couleur du sol, la négritude des Indiens sont donc le signe que l'expédition avait touché des terres méridionales, associées traditionellement au brillant métal, l'or. C'est bien sûr par ce biais que Verrazano était sûr de capter l'attention de son royal lecteur. En cela il raisonnait comme Colomb.

> Les Noirs et les perroquets sont donc considérés comme les signes ( les preuves ) de la chaleur, et celle-ci, comme le signe des richesses. Faut-il s'étonner alors que Colon ne manque jamais de relever l'abondance de perroquets, la noirceur de la peau et l'intensité de la chaleur ?[17]

Certes Verrazano ne parle pas de perroquets et pour cause, mais ses notations botaniques sont bien du même ordre. Comme Colomb, il est sensible aux signes de la chaleur, eux-mêmes perçus comme des signes de la richesse.

Ce principe établi, Verrazano s'en remet à la théorie commune : la couleur de la peau est un signe discret de la chaleur de l'habitat et comme cette chaleur varie, entre autres facteur, avec la latitude, les Indiens, bien que tous noirs, le sont

plus ou moins selon la latitude où ils habitent. Il est remarquable en effet qu'entre le point situé le plus au sud et le point le plus au nord de ses rencontres ethnographiques, Verrazano a distribué ses notations de couleur selon une échelle systématique, allant du noir, à la hauteur de Cape Fear, 34°, au bronzé ( di colore bronzino ) à celle de Narragansset Bay, 41°. Il note même, à ce dernier endroit, que certains sont un peu plus pâles, d'autres un peu plus colorés ( alcuni pendano piu in blancheza, altri in colore flavo ). Entre ces deux extrêmes, il signale que les Indiens de Pamlico Sound, 35°, ont le teint noir comme les précédents ( di colore nero come gl'altri ) et que ceux de Kitty Hawk, 36°, étaient plus pâles de peau que ceux qu'ils avaient rencontré auparavant ( piu bianchi che li passati ). Il faut probablement comprendre cette notation relative au sens de teint olivâtre ( di colore olivastro ), c'est-à-dire la couleur de l'homme aperçu sur le rivage. Verrazano n'a pas noté la couleur de la peau des gens de la race mauvaise sur la côte du Maine, 43°, mais comme il note que la végétation y était typique des pays froids, on peut penser que selon son système, il aurait fallu les déclarer encore plus blancs que les précédents. Mais, comme du même coup cela les rendait moins intéressant du point de vue de la signification du noir, il préféra ne rien noter à leur sujet, de manière à laisser dans l'imprécision la limite où les terres découvertes cessent d'être aussi prometteuses.

Verrazano n'a pas noté à propos des Indiens de Cape Fear un usage qui intriguera souvent les premiers voyageurs. Nous voulons parler de l'usage de se peindre le visage ou le corps. Il le fera par contre à propos des Indiens du Refugio : "...ils s'étaient peint et décoré le visage de couleurs bariolées, en signe d'allégresse ". Pour un Européen, se peindre le visage de couleurs bariolées ne peut guère signifier autre chose que la joie et l'allégresse puisque c'est un usage associé au carnaval.

Comme tous les voyageurs le feront après lui, Verrazano s'est intéressé aux coiffures des Indiens. Des premiers rencontrés, il note qu'ils nouaient leurs cheveux "par derrière en forme d'une petite tresse", du moins si on s'en tient à la traduction de J, Habert, ou "like a small tail" si on suit celle de L. Wroth, qui paraît plus près de l'original : <u>in forma d'una piccola coda</u>. Il y a là matière de quelque conséquence, si l'on veut se représenter correctement les usages décrits par Verrazano. La mention d'une <u>coda</u> semble en tout cas plus conforme à la manière dont John White, et Théodore de Bry après lui, figureront ~~représenteront~~ un chef algonquien de l'est (fig. 1). Dans ces représentations ~~leurs façons de le représenter~~, les cheveux sont noués par derrière et quelques touffes sont laissées flottantes, audelà du noeud ainsi formé.

Cette mode capillaire indienne - sans parler de la hure qui a échappée à l'attention de Verrazano - était en complet contraste avec les coiffures masculines de la Renaissance en Europe. Selon les époques, les hommes européens portaient leur chevelure, ou bien flottante et ondulée, comme celle du <u>Jeune homme à la médaille</u> ( seconde moitié du XV$^{e}$ siècle ; aux Offices, à Florence ) de Botticelli ou bien fort courte comme celle du <u>Portrait d'homme</u> de Salviati ou du <u>Portrait de Guidobaldo II della Rovere, duc d'Urbin</u> de Bronzino. Ce sont les femmes européennes qui pouvaient, à l'occasion se tresser les cheveux, comme on peut le voir, par exemple, dans le beau <u>Portrait d'Eléanore de Tolède et de son fils Giovanni</u> de Bronzino ( 1503 -1572 ), qui est aux Offices, à Florence.

Quand Verrazano décrit ensuite la coiffure de l'un des rois du <u>Refugio</u> en notant qu'il portait "<u>e capelli adrieto avolti con varie legature</u>" - ce que le traducteur français a rendu un peu platement : "les cheveux noués en arrière en nattes" - on croirait lire une description de la coiffure de la <u>Léda</u> ( c. 1508 ) de Léonard de Vinci, qui avait, semble-t-il, fait fabriquer une perruque pour pouvoir étudier à loisir les circonvolutions de la coiffure de son modèle[18].

Par ailleurs, c'est à propos des Wampanoags du Refugio et d'eux seulement que Verrazano s'était donné la peine de décrire aussi les coiffures des femmes indiennes. "Il capo nudo con varii ornamenti di treccie, composti de medesimi capelli, che pendano da l'uno et altro lato del petto ( L'ornement de leurs têtes nues est fait de leurs cheveux noués en tresses des deux côtés de leur poitrine)". Ce qui est spécifique ici, par rapport aux usages européens, ce n'est pas le fait que les Indiennes avaient des tresses, puisqu'on l'a vu, il arrivait aux Européennes d'en porter. Pour le savoir, il faut se reporter aux traités italiens du milieu du XVI^e siècle incitant les femmes à cultiver leur beauté et leur donnant des recettes pour ce faire[19] C'est le cas du Dialogo delle belleze delle donne, publié en 1548 à Florence par Firenzuela ou encore d'un traité de Christofano Fiorentino, dit d'Altissimo qui ouvre ses Opere dell'Altissimo poeta fiorentino de 1572. Or, s'il est une prescription constante donnée aux femmes italiennes dans ce genre d'écrit, c'est non seulement de porter les cheveux dans le dos ou sur la nuque, mais de les tirer en arrière, par des tresses ou autrement, de manière à bien dégager le front. Le front idéal, déclare Firenzuela, doit être "large, élevé et d'un blanc éclatant". Pour d'Altissimo, il doit être "large et dégagé". C'est donc parce qu'elles portaient leurs tresses pendantes de chaque côté de leur poitrine que les Indiennes du Refugio se distinguaient des femmes européennes. Comme par ailleurs l'idée de noblesse était associée au front dégagé, on comprend qu'une fois de plus, l'"observation" de Verrazano n'était pas complètement libre de tout jugement de valeur.

Si on se reporte aux gravures de Théodore de Bry, comme nous l'avons fait pour les coiffures masculines, on constate certes qu'il n'a pas donné de tresses à ses Algonquiennes. Mais, chaque fois, il a pris soin de montrer comment elles se couvraient le front jusqu'aux sourcils par une frange généreuse (fig. 2). C'est le détail essentiel.

Une fois de plus, la clé des observations de Verrazano est à chercher dans la

mise en contraste des usages indiens avec les usages européens. Des hommes indiens nouant leurs cheveux ou portant des tresses, aux hommes européens laissant flotter librement leurs cheveux sur leurs épaules, le contraste est frappant. Il ne l'est pas moins des femmes indiennes cachant leur front derrière une frange abondante ~~avec les~~ aux Italiennes cherchant à le dégager au contraire autant que faire se peut. On pourrait presque parler d'une inversion complète d'un système par rapport à l'autre, si bien que du point de vue européen, les hommes indiens se coiffaient comme des femmes et les femmes indiennes, comme des femmes non nobles.

Le temps nous manque pour développer davantage. Mais on aura compris, sur ces quelques exemples, à quel genre d'exercice, l'analyse des récits de voyages anciens nous semble devoir être soumise. Au fond, ils nous oblige à faire l'ethnographie de l'Europe, tant il est vrai que l'image de l'autre n'est bien souvent que l'image d'un non-soi. Même Hérodote, le père de l'Histoire, n'a pu nous dire des Scythes autre chose que ce qui en faisait des non-Grecs[20]. Ou, pour prendre un exemple plus près de notre sujet, même Las Casas, apôtre des Indiens, n'a pu nous dire autre chose de ses protégés bien aimés qu'ils étaient des Chrétiens aux quels ne manquaient que le baptême[21]. L'image de l'autre n'est que l'image de soi,inversée.

F.-M. Gagnon

François-Marc Gagnon

Université de Montréal

Notes.

1. Ch.-A. JULIEN, "Introduction" dans Ch-A. JULIEN, R. HERVAL et T. BEAUCHESNE, Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle, P.U.F., Paris, 1946, p. 9.

2. Michel MOLLAT DU JOURDIN et Jacques HABERT, Giovanni et Girolamo Verrazano navigateurs de François I^er, Imprimerie Nationale, Paris, 1982, p. 22, n. 24.

3. Lawrence C. WROTH, The Voyages of Verrazzano, 1524 - 1528, The Pierpont Morgan Library, Yale University Press, New Haven et Londres, 1970, p. 81 qui renvoit aussi à Bernard HOFFMAN, Cabot to Cartier. Sources for a Historical Ethnography of Northestern North America. 1497 - 1550, U. of T. Press, 1961, p. 112 : "he [Verrazzano] was the first commander to bring back anything resembling a detailed account of the natives of North America".

4. Sur l'identité des Indiens du Refugio voir Burt SALWEN, "Indians of Southern New England and Long Island : Early period", dans le Handbook of North American Indians, vol. 15, p. 171 : "The 'two kings' who entertained Verrazano during his 1524 visit to Narragansett Bay . . . . may have been Pokanoket, but it is equally possible that they were Narragansett". Vue l'hésitation des spécialistes, nous avons préféré nous rabattre sur l'identification traditionelle, comme chez S. MORISON, The European Discovery of America. The Northern Voyages. A.D. 500 - 1600, Oxford University Press, 1971, p. 304.

5. Pour le texte italien de Verrazano, nous suivons le Ms. Cèllere donné en fac simile dans L. WROTH, op. cit. La traduction française que nous utilisons est celle de Jacques HABERT dans M. MOLLAT du JOURDIN et J. HABERT, op.cit.

6. Dans Ch.-A. JULIEN, op. cit., p. 68, n. 1.

7. L'Homme devant la mort, Seuil, Paris, 1977, pp. 161 - 164.

8. Une fois de plus nous suivons la tradition sur cette localisation. Voir L. WROTH, op. cit. pp. 74 - 80 pour une discussion érudite sur ce sujet.

9. M. MOLLAT du JOURDIN et J. HABERT, op. cit., pp. 55 - 56.

10. Voir Christian F. FEEST, "North Carolina Algonquians", dans le Handbook... vol. 15, p. 271.

11. S. MORISON, op. cit., p. 295.

12. The History of Manners, Pantheon Books, N.Y., 1978, p. 164.

13. L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'occident médiéval, Flammarion, Paris, 1977, vol. I, p. 227.

14. H. PIRENNE, Economic and Social History of Medieval Europe, Harcourt, Brace & World Inc., N.Y., 1937, p. 218.

15. Epicure et son école, N.R.F., Paris, 1975, pp. 336 - 355.

16. "The Early History of Man in Two Cycles of Paintings by Piero di Cosimo", in Studies in iconology. Humanistic Themes in the Art of the Renaissance, Harper & Row Pub., N.Y., 1967, pp. 33 - 67.

17. Tzvetan TODOROV, La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre, Seuil, Paris, 1982, p. 28.

18. Voir Carlo PEDRETTI, Leonardo. A Study in Chronology and Style, Thames and Hudson, Londres, 1973, p.100.

19. Voir Jean ALAZARD, The Florentine Portrait, Schocken Books, New York, (1948), 1968, pp. 203 - 204.

20. Voir François HARTOG, Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre, N.R.F., Paris, 1980.

21. Voir T. TODOROV, op. cit., pp. 152 - 172.